

DU MÊME AUTEUR

AUTO-PORTRAITS EN NOIR ET BLANC, Plon, 2001

FABRICE HUMBERT

**BIOGRAPHIE D'UN INCONNU**

*roman*

[www.lepassage-editions.fr](http://www.lepassage-editions.fr)

  
LEPASSAGE

S'il me fallait fixer un début à cette histoire, dont les raisons profondes remontent sans doute bien plus loin, j'évoquerais cette marche, à l'aube, un jour de décembre, où le ciel sembla s'écraser sur moi. La pluie tombait sans discontinuer, d'une lourdeur sans pareille. Un écroulement permanent qui n'était pas sans souligner ma propre chute. Comme si ce jour-là, la bonde de la vie avait lâché. Et voilà que je tombais, tombais...

La tête baissée dans l'obscurité froide, je marchais. Je m'étais levé très tôt ce matin-là, ce qui m'arrivait rarement. Il m'avait fallu de longs moments, la veille, pour découvrir mon réveil, rangé derrière des piles de vêtements, et le préparer pour ce lever inaugural. Et voilà que les yeux cernés et fatigués j'avanciais le plus rapidement possible, camouflé dans mon manteau d'hiver.

Je passai devant un miroir bordant une vitrine. La pluie et la grisaille étaient si denses que je ne reconnus pas mon propre visage, dont les traits étaient comme hachés et déformés. Sur le moment, ce ne fut rien, juste un passage fantomatique, sans

conséquence. Je le remarquai à peine. Mais lorsque j'y songe, cette inexistence en face d'un miroir était à l'image d'une vie sans but, d'une absence à toutes choses. Même les miroirs me refusaient...

J'avais pourtant un but ce matin-là. Ce n'était pas une de ces journées sans fin, à la fois coupables et désœuvrées, durant lesquelles je traînais, des tasses de thé fumant à la main, dans le vain espoir d'accomplir mes besognes d'écriture, larves livresques, pâles échafaudages qui consistaient à reprendre des ouvrages de cuisine, à mettre en forme de vagues témoignages de sportifs connus pour sortir deux mois plus tard, en fanfare, l'autobiographie de tel ou tel footballeur. Je n'avais pas honte de mon travail, ce n'était pas cela. Non, c'était autre chose, un regret lancinant, un espoir enfoui d'autres ambitions. D'autres activités aussi – moins enfouies, moins misérables. Pas ces journées d'attente pour se mettre au travail, aligner des phrases banales dans un petit studio, avec le goût recuit du thé dans la bouche.

Le fait est que, ce matin-là, Thomas d'Enragues, quarante-deux ans, rejeton lointain d'une noble famille, portant son nom comme un bouclier d'airain, marchait vers son destin, comme aurait dit mon dernier footballeur-écrivain. L'éditeur pour lequel je travaillais, Urien, m'avait proposé d'écrire une autobiographie – une de plus – dont le projet n'était pas très clair. Il s'agissait d'un ancien sportif devenu restaurateur. J'unissais les deux sources de mes revenus, le sport et la cuisine : nous ne pouvions que doubler les ventes. Je devais

rencontrer un certain Victor Dantès – le nom du comte de Monte-Cristo me faisait sourire – dans son appartement de Neuilly. L'heure, affreusement matinale, s'expliquait par un voyage d'affaires que mon client, auteur et donneur d'ordres, devait accomplir dans la journée. On m'accordait donc un bref rendez-vous avec lui.

Dégoulinant de pluie, je m'engouffrai dans la bouche de métro. Avalement. Tout cela était une vaste métaphore (ou du moins, c'est ce que je veux désormais me dire, comme on s'assène des coups de marteau sur la tête) : la pluie, l'effacement des traits du visage, l'enfouissement sous terre. Je n'avais plus de visage, plus d'existence. Je ne le comprenais pas, je le répète, mais c'est pour moi une évidence désormais – si les évidences existent vraiment dans le labyrinthe de nos vies. Au moment où je débouchai sur le quai, un métro arriva avec un terrible grincement, comme si tout, ce matin-là, devait être trop fort, déformé et disloqué.

Après deux changements, puisqu'il faut toujours un peu de temps pour passer du monde des pauvres à celui des riches, je descendis à Pont de Neuilly. Là, je dus marcher longtemps. Et quand je parvins en face de l'adresse de Victor Dantès, je compris que celui-ci n'était probablement pas restaurateur ou bien que tout le monde aurait dû le devenir : l'appartement était en fait un hôtel particulier qu'on devinait derrière les hauts murs du jardin. Lorsque la porte s'ouvrit, je vis un très bel édifice, une grande et haute maison de maître entourée d'un jardin entretenu avec soin, planté de grands arbres centenaires. Un

pincement me vint en songeant à ma chambre... Mais j'étais habitué : mes footballeurs ne logeaient pas non plus dans des studios.

Une femme d'une cinquantaine d'années venait de sortir de la maison.

– Monsieur d'Enragues ?

– Oui.

– Bienvenue chez nous.

Son sourire était accueillant et elle était belle. Je supposai avoir affaire à madame Dantès. Elle me tendit la main.

– Cécilia Dantès.

– Thomas d'Enragues.

– Mon mari va vous rejoindre.

Devant l'aisance de cette femme, je me sentis aussitôt emprunté, craignant d'être ridicule. Je la suivis vers les escaliers du perron et me retrouvai dans l'entrée, un peu trop majestueuse à mon goût, dallée de marbre, avec un escalier de pierre qui montait vers les étages. Le carillon d'une horloge, comme dans les demeures provinciales, retentit. Sur une table se trouvaient des magazines vantant les plus beaux hôtels du monde et sur la couverture de l'un d'entre eux, on lisait le nom de Victor Dantès.

Au même moment, celui-ci se présenta devant moi. C'était un homme âgé, large et lourd, avec un visage sillonné de rides surmonté d'une crinière blanche. Il était en costume, comme prêt à partir. Sans un mot, il me tendit la main.

– Enchanté, dis-je. Thomas d'Enragues.

Et soudain, je ne me sentis pas à ma place. Alors qu'il me serait la main et m'évaluait d'un coup d'œil, ma présence devant cet homme, caricature vivante de la réussite et de la force, me parut impossible. Je ne pouvais pas être là, j'étais l'élément de trop dans un monde en désordre, cassé comme une phrase mal assemblée, avec une préposition déplacée qui était moi-même. J'étais Thomas d'Enragues, employé aux écritures de la maison Urien, vivant dans un petit appartement solitaire du 20<sup>e</sup> arrondissement, au milieu des livres et des rêves, étudiant vieilli et rat au poil terne. Je n'avais pas ma place au sein de ce décor. Il y avait une fausseté, un mensonge. Lorsque deux mondes trop étrangers s'affrontent, tout sonne faux, comme dans un décor de carton-pâte. J'eus envie de partir. Tout de suite, l'idée me vint. Partir. Refuser. Dire que je n'étais pas capable.

– Pouvez-vous me suivre dans mon bureau, s'il vous plaît ? m'invita Victor Dantès.

Nous entrâmes dans une pièce vaste mais sombre, dans laquelle il n'alluma qu'une petite lampe sur son bureau. Les murs étaient tapissés d'une tenture verte, et couverts de livres. C'était une immense bibliothèque.

– Chateaubriand parle d'un Jean d'Enragues dans les *Mémoires d'outre-tombe*, dit Dantès. Le souvenir n'est pas très heureux puisqu'il s'agit d'une tête au bout d'une pique. S'agit-il d'un de vos ancêtres ?

Sa voix était à la mesure de son corps : lourde, basse, rauque. On percevait aussi un léger accent, dont l'origine m'échappait.

J'eus un instant d'étonnement. Puis :

– Jean d'Entragues? Oui, un ancêtre. Décapité pendant la Révolution française. Parce que vous aimez Chateaubriand?

– Je le lis souvent, oui.

– J'ai bien peur, dans ce cas, de vous décevoir. Mon style n'est pas à la hauteur, avançai-je en souriant.

Dantès ne sourit pas. Il se contentait de me regarder.

– Mon éditeur m'a dit que vous vouliez écrire votre autobiographie, continuai-je.

– Oui, j'ai rencontré Urien. Il m'a parlé de vous. Vous écrivez bien, paraît-il. Biographies, autobiographies, vous reprenez les vies, vous les refaites, vous les arrangez.

– Je me contente de les réécrire, dis-je, un peu surpris de sa présentation. Sur le fond, je ne change rien. Une vie est une vie.

– Sans doute.

Il y eut un long silence. Dantès semblait peser ses mots.

– Me connaissez-vous, monsieur d'Entragues?

J'éludai la question. Il est toujours difficile de révéler à un homme riche qu'il est beaucoup moins célèbre qu'il ne l'imagine.

– Pas assez pour écrire votre autobiographie.

– Ne vous inquiétez pas, je n'ai jamais cherché la célébrité, qui ne m'intéresse pas. Et je comprends très bien que vous n'ayez jamais entendu parler de moi. D'ailleurs, le projet pour lequel je vous ai fait venir n'est pas à proprement parler une autobiographie.

Je dus avoir l'air étonné car il eut un geste de la main, comme pour prévenir mes remarques.

– Voici un dossier pour vous, poursuivit-il en poussant vers moi une épaisse chemise bourrée de papiers : entretiens, articles, photographies. Lisez cela et vous saurez l'essentiel.

– Vous dites pourtant que vous ne voulez pas écrire une autobiographie.

– Peut-être, oui. Mais vous devez me connaître, du moins autant que vous le pouvez à travers des articles. Nous nous reverrons ensuite pour... affiner le travail.

J'avais noté son hésitation.

Victor Dantès se leva et me raccompagna jusqu'au perron. Là, me serrant la main, il dit seulement :

– Cet ouvrage est peut-être l'occasion d'achever *Les Géants*, monsieur d'Entragues.

Tandis que la porte se refermait, je restai pétrifié.

Je regagnai la rue. Je ne me souviens plus si la pluie avait cessé; le monde extérieur n'existait plus. Je marchais lentement, difficilement, comme un petit vieillard fatigué. La phrase de Dantès avait levé les souvenirs. Effroi d'oiseaux de mémoire lancés dans le ciel.

Si j'avais été décontenancé par sa remarque, c'est que personne ne connaissait l'existence de ce livre, écrit vingt ans plus tôt, de sorte que ce rappel était comme la rencontre dans la rue, par hasard, d'une femme qu'on a beaucoup aimée et dont on a l'impression, à tort ou à raison, qu'elle a décidé de votre vie. *Les Géants*, c'est l'histoire de ma jeunesse. Un grand roman dans lequel j'avais mis toute mon âme, toutes mes ambitions. Des années de travail, à un âge où mes amis draguaient les filles, allaient au cinéma et jouaient au foot tout en redoublant leurs partiels à l'université. Un effort acharné d'écriture le matin, de lecture et de réécriture l'après-midi. J'étais fier de mon œuvre, de mes 356 pages manuscrites recopiées péniblement sur une machine à écrire.

Le résultat, et je le dirai vite puisque le souvenir m'est difficile, c'est qu'aucun éditeur n'en voulut jamais. Peut-être avec

raison, je m'en rendis compte des années plus tard, lorsque je pus le relire à froid. C'était un chef-d'œuvre empêtré, maladroit, alternant des pages superbes, saisissantes de vie et d'invention, et des pages affectées, précieuses et lourdes. C'était un géant de plâtre, de marbre et de guimauve qui s'écrasait lentement à terre au cours de la lecture.

Je n'ai pas tout de suite abandonné le combat. J'ai écrit d'autres romans, plus courts, moins ambitieux mais malgré les changements de registre, de taille, de genre, je n'ai jamais accompli d'œuvres pleines. Une tare étrange me limitait à n'être qu'un auteur de belles pages singulières, un créateur de promesses, à la façon d'un être bifide, bâti d'ombre et de lumière, prince manant vêtu de soie et de bure, demi-monstre et demi-elfe. Ainsi, je me suis lentement enfoui dans la solitude. Un animal dans sa tanière. Un rat tapi dans une pièce alignant des signes étranges sur un carré blanc.

Mais il fallait bien manger et payer cette tanière. C'est ainsi que j'ai rencontré Urien et que je suis devenu nègre. Bref, *Les Géants* se confond avec l'échec de ma vie. Il est l'origine du curieux mécanisme, mélange de faiblesse personnelle, de malchance et de manque d'initiative, qui conduisit un jeune homme beau parleur et acéré vers une existence de rat. Non pas un échec terrible, une défaite sanglante mais un lent ennui, comme si les couleurs tournoyantes des débuts de vie s'étaient annulées en une longue trace blanchâtre, un grand vide jeté au ciel.

Je suppose que des hommes comme Dantès savent trouver les mots qui motivent. Aucune phrase n'aurait pu davantage me

confronter à moi-même que le rappel des *Géants*. Comment en avait-il entendu parler ? Probablement par Urien, qui l'avait lu et qui m'en gardait une certaine estime, ce sentiment d'admiration et de compassion qu'on éprouve pour ceux qui ont chuté.

Lorsque je rentrai chez moi, après un trajet en sens inverse qui me ramena dans mon monde, chez les pauvres, dans les petites cases entassées, je m'abattis sur mon lit, ruminant ma vie, mon passé, comme on le fait toujours dans ces moments abasourdis où la vérité vous saute au visage. Bientôt, je m'endormis. Une heure plus tard, je m'éveillai, me fis un thé et repartis pour mon existence habituelle. Tout reprenait son rythme, comme d'habitude. De temps à autre, je jetais un œil sur le dossier Dantès et lorsque ma paresse eut accumulé une dose suffisante de culpabilité, je me mis au travail. Les articles étaient nombreux, de taille et d'intérêt divers. Pour l'essentiel, il s'agissait d'une presse spécialisée, presse hôtelière, presse de gastronomie ou presse économique insistant sur un parcours hors normes. Ma lecture fut au début distraite puis de plus en plus attentive. Cette existence était pour le moins originale.

Victor Dantès était né Ion Rescu, le 24 avril 1930, dans la petite ville de Siméria, en Roumanie, au nord des Alpes de Transylvanie. Il était le fils d'un ouvrier creusant dans les mines de fer et promis au même sort. Mais le hasard de ses dons en mathématiques le conduisit en pension pour devenir instituteur. Par une bifurcation que les différents articles de presse n'expliquaient pas vraiment, il se fit boxeur. Il semble que le

jeune Ion ait rencontré un entraîneur de boxe, ancien champion de Roumanie, parmi les professeurs de sport de la pension et qu'il ait révélé des qualités particulières. Toujours est-il qu'il devint un boxeur reconnu (des coupures de presse en roumain montraient un jeune géant à la carrure impressionnante, avec une chevelure abondante), qualifié pour les Jeux Olympiques de 1952 en Finlande. Mais au lieu de rapporter une médaille à son pays, le boxeur voulut désertier et rejoindre l'Occident, ce qui le conduisit en prison – preuve qu'on veillait sur lui avec un attachement tout communiste. C'est en cellule qu'il lut le roman de Dumas qui allait lui donner sa nouvelle identité. À travers plusieurs entretiens, Dantès revenait sur ce moment où il avait découvert le roman de Dumas en français, langue qu'il avait apprise en pension et dont il allait parfaire sa connaissance en prison, uniquement grâce à la lecture obsessionnelle du *Comte de Monte-Cristo*. Il expliquait, avec cette dramatisation qu'on adopte souvent pour revenir sur les épisodes importants de son existence, que cette œuvre lui avait sauvé la vie et qu'il s'était identifié à Edmond Dantès enfermé dans le château d'If. Aussi, lorsque après deux années d'emprisonnement Ion Rescu fut relâché, et lorsqu'il eut trouvé le moyen de passer la frontière roumaine, ce qui lui prit tout de même quelques mois, il gagna la France où il prit le nom de Victor Dantès. Changement d'identité et invention d'une nouvelle destinée. Il accepta le premier emploi venu, dans les cuisines d'un petit hôtel, apprit le métier, devint gérant. La suite faisait les délices des publications spécialisées : l'achat de l'hôtel, l'endettement,

les travaux impressionnants, le rattachement d'un jardin voisin qui allait devenir le socle de sa fortune grâce à un restaurant installé au milieu des fleurs. Puis, tout devenait à la fois plus riche, plus hollywoodien et plus complexe : stratégies d'entreprise, cœurs de cibles, analyses de consultants en encadré qui donnaient leur avis sur le sujet, tout indiquait qu'à partir de son hôtel originel, Dantès avait fait bâtir à Monaco, aux États-Unis et en Italie quatre des plus beaux palaces du monde. Et il était en effet devenu le comte de Monte-Cristo.

Dans l'état de confusion où m'avait placé le souvenir des *Géants*, cette lecture était à la fois désespérante et reconfortante. On plaçait en face de moi, de mon écriture, quelqu'un dont la vie était aux antipodes de la mienne. J'allais couler mon identité, comme le font tous les nègres, dans un autre, à travers l'étrange va-et-vient de mon être au sien, simple plume en apparence et pourtant plus attaché qu'on ne le croit à cette existence qui se précise peu à peu et qu'on relate en disant « Je ». Mouvement de soumission et de vampirisation qui fait de l'autre un double au statut complexe, un peu méprisé puisqu'il est incapable d'écrire lui-même sa vie, mais en même temps intimidant puisqu'il est si connu qu'un éditeur le supplie d'en publier le récit. On le moque, généralement on explique qu'il est vraiment stupide, on rit de lui avec ses amis et pourtant lui seul est connu, pas le nègre. Et cela, c'est la torture des plumes anonymes. Ma nouvelle identité, Victor Dantès, me montrait du doigt la pauvreté de mon existence mais il m'offrait cependant, pour quelques mois, le rôle le plus intéressant de ma vie :

j'allais être ce boxeur roumain passionné de Dumas qui s'était bâti sa fortune. Finis les centres de formation, les entraîneurs x et y, les blagues de dortoir et les matchs de football. Le sort m'offrait un destin romanesque.

Lorsque je songe à cette première rencontre – le rendez-vous à l'aube, chez lui, la bibliothèque sombre, la phrase lapidaire en me quittant sur le perron, le dossier à lire –, j'en discerne aujourd'hui toute la part de mise en scène. Comment, par la suite, aurais-je pu refuser la proposition de Dantès? Il me plaçait en face de mon échec et me présentait un autre destin. Comment refuser? Et en effet j'acceptai... Une tâche qui pourtant n'avait rien de commun avec celle que je prévoyais.

Trois jours plus tard, la secrétaire de Dantès me donna un rendez-vous pour la semaine suivante, en soirée. Cette fois-ci, je traversai le jardin enveloppé d'ombres, avec des panaches de lumière surgissant de grands chênes. On me conduisit directement au bureau, toujours éclairé d'une simple lampe. Dantès m'attendait.

Je lui dis combien sa vie était passionnante, combien j'étais enchanté par ce projet, etc. Cet etc. exprime assez bien l'espèce de lac sombre dans lequel se noyaient mes paroles, à peine plus écoutées qu'un etc. de fin de phrase, un flot dénué de sens.

– Ce qui est intéressant dans une vie, monsieur d'Enragues, ce n'est pas ce qui est avoué, c'est ce qui est caché.

Je ne répondis rien.

– Pourquoi voudriez-vous raconter ma vie, puisque tous ces articles de presse l'ont déjà fait? poursuivit-il.

– Un livre a plus d'impact, donne plus de détails. Cela pourrait être une autobiographie à succès.

– Je n'aime pas les autobiographies à succès. Mon temps est précieux, je le réserve à des œuvres authentiques.

Il est toujours difficile d'être ramené à sa situation de tâcheron. J'accusai le coup. Le vieil homme me fixait du regard, avec cet air autoritaire qui ne le quittait jamais, comme s'il vous imposait la vérité.

– J'ai besoin de ce qui me manque, dit Dantès. Une part manque à ma vie. Un trou important. C'est cela que vous devez écrire.

– Un trou, balbutiai-je. Vous voulez dire une période de votre vie.

– Si l'on veut. Je parlerais plutôt d'une possibilité de vie. J'ai eu plusieurs vies, comme vous l'avez constaté, mais même pour un être énergique, le nombre d'existences est limité. On est obligé de refermer beaucoup de portes. J'ai manqué des destins, j'ai manqué d'autres vies. C'est une de ces vies que je vous demande de raconter.

J'étais stupéfait.

– Mais cela ne veut rien dire. Je ne peux pas vous inventer votre vie si vous ne l'avez pas vécue!

– Si. Parce que ce n'est pas la mienne. Elle a été vécue.

– Par qui?

– Par mon fils.

– Votre fils?

Le regard de Dantès s'était figé.

– J'ai été marié deux fois, j'ai fréquenté un certain nombre de femmes. L'une d'elles m'a fait un enfant. Tenez, le voilà, dit-il en me tendant une photographie.

Je me penchai sur le document vieilli mais aux couleurs encore vives, un peu trop vives même, comme une peinture accentuée. C'était la photo d'un enfant de dix ans environ, d'une beauté incroyable, auréolée en même temps d'un détachement radical, et qui semblait venir d'un autre monde. Expression peut-être vague ou usée mais qui traduit bien l'étrange sentiment que cet enfant n'était pas humain, à la fois par sa beauté et par la dureté qui s'en dégageait : une sorte d'indifférence hautaine, de morgue terrible, à mi-chemin du saint et de la cruauté – bref, exactement l'attitude du bâtard qui méprise parce qu'il se sent méprisé.

– Cette photo est très ancienne. Paul doit avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans maintenant. Le nom de sa mère est Flora Moreira. Elle aurait pu s'appeler Flora Dantès mais j'étais déjà marié avec Cécilia. Flora était une journaliste venue m'interviewer. Nous sommes rapidement devenus intimes. Elle a eu cet enfant, m'a quitté avant même que je ne devine sa grossesse. Je ne sais ce qu'elle est devenue – et je n'ai jamais rencontré mon fils. D'ailleurs, j'ai tort de parler ainsi, il ne s'agit pas de mon fils puisque je ne le connais pas. Sans l'affection, sans la familiarité, ce n'est qu'un accident organique.

– Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez que je fasse.

– C'est pourtant simple. Vous allez faire ce que d'autres ont fait bien souvent, sur la fille ou le fils caché de tel ou tel. Vous allez enquêter sur lui, me rapporter des photos, me raconter sa vie. Il est ma vie manquée. Flora était un amour possible, une des deux ou trois femmes avec qui j'aurais pu vivre si l'on m'avait donné le pouvoir de cumuler les existences. Ce jeune homme incarne une de mes vies. Donnez-moi à lire ce que j'aurais pu connaître avec lui. Faites-moi sa biographie et donnez-moi ainsi ma part manquante.

– Je ne suis pas détective.

– Non, vous êtes davantage. Vous êtes un écrivain. Vous entrez dans les vies, vous les observez, vous en cherchez la vérité. Vous êtes un voyeur et un voyant.

– Je ne suis pas un écrivain, murmurai-je pauvrement.

– Si. Urien m'a envoyé des extraits des *Géants*. Vous avez seulement besoin de rassembler vos forces dans un projet. J'ai confiance en vous. Vous allez écrire la biographie d'un inconnu, un homme sans véritable nom, ni vraiment Moreira ni vraiment Dantès, sans identité et sans visage. Un portrait secret, réservé à mon seul usage, comme un tableau de maître réservé à son possesseur.

La proposition était aberrante. Et bien sûr je l'acceptai. Parce que le rat devait sortir de son trou.

Dans la rue, je contemplai de nouveau la photo de l'enfant. C'était donc mon sujet. Un inconnu complet, un homme d'entre les noms et les lignées, un individu sans importance particulière et donc investi, pour la première fois de ma vie

d'autobiographe tarifé, d'une valeur essentielle. Ce n'était pas une image célèbre à digérer mais un homme de chair et de sang. Je le regardais, je le fixais, au risque de voir surgir mon propre visage.

3.

Je me souviens de l'écroulement glacé de la pluie dans cette aube d'hiver. Je me souviens des grands immeubles spectraux. Les images qui régnaient alors sur ma vie étaient fantomatiques, ombreuses, désertiques. C'était le froid et le vide. J'errais dans la longue nuit du Purgatoire, une nudité saturée d'ennui et de vacuité. Pas de cris, pas de sons, pas de couleurs. La Chute.

Et puis il y eut d'autres images. La photo d'un enfant aux cheveux clairs, l'impressionnant Victor Dantès.

Alors ma chute ralentit. Voilà des années que je tombais de cette énorme falaise (parfois même mes rêves renouvelaient cette chute éternelle). C'était la plus longue chute du monde mais à partir du moment où Dantès me donna la possibilité d'accomplir un ouvrage sur cette Terre, l'énorme roue de la Fortune parut hésiter. Depuis le jour où je m'étais lancé dans l'écriture, elle n'avait pas délibéré : chacun de ses tours avait joué contre moi. À partir de cet instant, il y eut un suspens, une sorte de monstrueux balancement dans l'abîme où mon sort se joua. Le vide m'enveloppait de toute part et j'ignorais de quel